

1474
L E T T R E

D E

J E A N C A L A S,

A

Sa FEMME et à ses ENFANS.

O Chere & tendre epouse, ô moitié de moy-même;
Reponds moy: sens tu bien cette force suprême
Qui nous fait, sans fremir, envisager la mort?
Si tu la sens, ecoute, & vois quel est mon sort.

Ce sénat éclairé *, dont l'équité sévère
Resista si long temps aux erreurs du vulgaire,
Que du glaive des loix le Ciel voulut armer
Pour venger l'innocent & non pour l'opprimer:
Ce senat, dont cent fois j'admire la justice,
Vient de me condamner—& je marche au suplice.

Eh quoi! ces magistrats, faits pour vaincre l'erreur,
Ont ils pû, d'un vil peuple, adopter la fureur?
Ont ils cru qu'un vieillard, appésenti par l'âge,
Pour un crime inoui ranimant son courage
Bravant ce que jamais l'homme eut de plus sacré,
Ait porté sur son fils un bras dénaturé?
Mais, supposant qu'en moy la nature bizarre
Ait placé, pour ce crime, un cœur assez barbare

A

Ont

* Le Parlement de Toulouze.

Ont ils cru qu'une mere avec tranquillité
 Ait vû versé le sang que ses flancs ont porté ;
 Et qu'en nous unissant l'Hymen triste et sauvage
 De deux monstres sanglants ait formé l'assemblage ?
 Helas ils ont cru tout—& mon supplice est prêt.

Il est donc prononcé ce redoutable arrêt
 Quoi ? pendant soixante ans ma gloire fut entiere,
 Et l'opprobre m'attend au bout de ma carriere !
 Quoi ! la vie et l'honneur vont donc m'être ravis :
 N'était ce pas assés d'avoir perdu mon fils ?
 Déplorables humains, malheureux que nous sommes,
 Notre honneur depend donc du caprice des hommes.

Chere epouse, dis moi ! quand propice à nos feux,
 L'Hymen nous enchaîna par le plux doux des noeuds :

Quand le Ciel bénissant, cette union si chere,
 Augmentait les enfans dont il me rendit pere :
 Quand je louais ce Dieu dont les soins bienfaisants
 Et sur eux et sur nous repandaient ses presents,
 Quand pour eux j'implorais la puissance celeste,
 Aurais tu cru qu'un deux nous devint si funeste,
 Et qu'un jour au suplice injustement livrés,
 Par la main d'un bourreau nous fussions séparés ?

Mais dans le même sort, toi-même envelopée,
 Chere epouse avec moi te verrais tu frapée ?

Si je suis criminel, il faut que tu le sois ;
 On doit ou nous absoudre, ou nous perdre à la fois.
 Ah ! cruels, si vos traits font expirer le pere,
 Du moins à des enfans conservés une mère,
 D'une epouse si tendre épargnés les douleurs :
 N'augmentés point ses maux, et respectés ses pleurs ;
 Si la mort est pour vous une si douce image
 Frapés et que mon sang fussise à vôtre rage.

O toi, le premier né de mes tristes enfans,
 Toi sur qui je fondais l'espoir de mes vieux ans,

Toi



Toi que j'ay tant aimé, toi dont la mort sanglante
 A mes sens désolés semble toujours présente,
 O mon fils, mon cher fils, dans quel abime affreux
 As tu précipité tes parens malheureux ?
 Va, mon cœur te pardonne : ah ! s'il étoit possible
 Qu'à mes tristes destins ton ombre fut sensible,
 Bientôt sortant pour moi du gouffre des enfers,
 Tu me rendrais l'honneur et tu romprais mes fers :
 Mais hélas ! insensible à mes plaintes funebres,
 Tu dors profondément dans le sein des tenebres,
 Et dans ce doux repos, tu ne t'imformes pas
 Si ta mort aujourd'hui va causer mon trepas.

Ah ! s'ils nous avoient vûs dans ce moment terrible,
 Ou la mort se montrant sous un aspect horrible,
 Vint offrir à nos yeux effraîés et surpris
 Le corps pâle et glacé de ce malheureux fils ;
 Ou le cœur déchiré des plus vives allarmes,
 J'eclatais en sanglots et je fondais en larmes ;
 Ou, l'appelant cent fois, tu ferraies dans tes bras
 Ce fils, ce triste fils qui ne repondoit pas,
 Nous auraient-ils jamais soupçonnés d'imposture ?
 Se feraient ils mépris au cri de la nature ?
 Ce desordre touchant pour nous aurait parlé ;
 Leurs cœurs auraient frémi ; leurs pleurs auraient coulé.
 Hélas ! nôtre douleur ne fut que trop sincère !
 Parmi ces sénateurs, ah ! s'il étoit un père,
 Dans l'horreur d'un cachot je ne gémirais pas,
 Et ces indignes fers tomberaient de mes bras.
 Mais que m'importe à moy, que m'importe une vie,
 Qui bientôt par les ans pourrait m'être ravie ?
 C'est à vous seuls à craindre, ô, juges, tremblés tous
 Le sang que vous versez, peut rejaillir sur vous ;
 Du fonds de mon tombeau ma cendre peut renaître ;
 Qui vous verrez un jour, qui n'est pas loin peut-être,

La verité terrible eclater à vos yeux ;
 Le temps déchirera le voile injurieux
 Qui cachoit dans la nuit ma timide innocence :
 Alors vous frémisserez d'une injuste sentence :
 Par des larmes de sang vous pleurerés ma mort ;
 Vous serés déchirés par les traits du remord.
 Dieu, qui vois leur erreur, pardonne à leur foiblesse ;
 Et détourne loin d'eux ta fureur vengeresse.

Lâches persecuteurs, c'est vous seuls, oui c'est vous
 Qui trompés le sénat, et conduisés ses coups ;
 Cruels, vous triomphés ; nous sommes vos victimes,
 Et pour mieux me noircir vous me pretés vos crimes.

De ma triste maison cet ardent oppresseur*,
 Qui de la loi des Cieux se croit le deffenseur,
 Luy, qui sur mon fils mort a vu couler nos larmes,
 A perdre un innocent trouve donc bien des charmes !
 La mort est mon suplice, et la vie est le sien ;
 Dans mes injustes maux, Dieu sera mon soutien :
 Mais, lui, de ses enfans la plus tendre carésse
 A son cœur déchiré reprochera sans cesse
 Ses cruelles fureurs, mes tourments et ma mort.
 Dieu, ne le livrez point aux horreurs du remord !
 Si, contraire à sa loi, la loi qui nous enchaîne
 Dans son ame inflexible a fait naître la haine,
 Que du moins sur moi seul il cherche à se venger :
 Mais comment se peut-il que ce jeune etranger,
 Dont le cœur est si noble & le front si modeste ?
 Se trouve envelopé dans mon malheur funeste.

Ah ! j'ay prévu le coup dont je me sens frappé,
 Quand sur de faux rapports tout un peuple trompé
 Imputait à mon bras cette mort si cruelle ;
 Quand sa crédulité qu'enflammait un faux zèle,
 Plaçait au rang des saints cet enfant malheureux,
 Que peut-être autrement Dieu jugait dans les Cieux.

Ce qui sur le danger m'éclaira d'avantage,
 Ce fut l'instant funeste ou ranimant sa rage,
 Toulouse avec transport célébrait le retour
 De ce massacre affreux, de cet horrible jour
 Qui dut être des pleurs une source éternelle ;
 Quand de mes ennemis la foule criminelle
 Des feux du fanatisme embrasait les esprits ;
 Quand ce peuple cruel demandait à grand cris
 Que pour ce jour sanglant on gardât la victime ;
 Alors je vis sous moy s'approfondir l'abîme :
 Alors m'abandonant aux horreurs de mon sort,
 J'offris ma vie au Ciel & j'attendis la mort.

Cependant (des humains tu connais la faiblesse)
 Jusqu'au dernier moment je me flattais sans cesse :
 Oui, quoi que tout un peuple, avec acharnement,
 D'un pere infortuné poursuivait le tourment,
 Je croyais qu'éfraïé des apprêts du suplice,
 Il ouvrirait les yeux & me rendrait justice :
 Mais le Ciel sans pitié se rit de mon erreur.
 Un songe cette nuit, pour mieux tromper mon cœur
 Me faisait concevoir le plus heureux augure.
 Un spectre, à la lueur d'une lumière obscure,
 S'offre à moi : de fraïeur tous mes sens sont saisis,
 " Rassure toi, dit-il ; que crains tu de ton fils ?
 " Mon pere de tes maux c'est moi qui suis la cause ;
 " J'en gémis ; mais sur Dieu que ton cœur se repose :
 " Il ne souffrira point qu'un injuste soupçon
 " Flétrisse pour jamais ta gloire & nôtre nom ;
 " Par luy, par son secours l'innocence vengée
 " Voit, d'un piège trompeur, sa marche degagée.
 " Sans doute un jour viendra"—que veux tu m'annoncer,
 M'écriai-je, ô mon fils ? je cours pour l'embrasser :
 Mais je ne trouve plus qu'une vapeur horrible :
 Alors mon cachot s'ouvre avec un bruit terrible ;

Je m'éveille ; je crois qu'on va changer mon sort :
 Mais que vois-je—un bourreau vient m'annoncer la mort.
 Noir tombeau des vivans, triste et lugubre enceinte,
 Ou près du crime assis l'innocent vit sans crainte,
 Ou le coupable aux fers, de remords combattu,
 Ose espérer le prix qu'on doit à la vertu,
 Parmi ses malheureux que ton ombre renferme,
 En verras tu jamais qui, d'un œil aussi ferme
 Porté au suplice affreux, ou je suis condamné
 Un cœur plus innocent & plus infortuné ?

Ou sont ils ces amis dont la flateuse adresse
 Avaient trompé mon cœur et surpris ma tendresse
 Qui me cherissaient tant dans mes prospérités ?
 Le malheur loin de moi les a tous écartés ;
 Cette amitié si vive, en projets consumée,
 Au milieu des sermens s'évapore en fumée.
 Qu'ils viennent ces temoins de mon intégrité
 A mes juges seduits montrer la vérité !
 Quoi ! lorsque de mon cœur connoissant la droiture,
 Ils peuvent d'un seul mot démentir l'imposture,
 Ils gardent lâchement un silence profond !
 Dans ces momens affreux tant d'horreur me confond !
 Tout fuit, quand j'ay besoin d'une utile defense.
 N'est il donc plus de cœur sensible à l'innocence :

O Ciel ! tout contre moi parait se réunir ,
 Mon culte est tout mon crime, & l'on veut m'en punir.

Helas ! serions nous donc dans ces tems déplorables,
 Où l'erreur fit verser le sang de nos semblables ?
 Quoi ! lorsqu'éclairant tout de son flambeau divin,
 La raison veut ensemble unir Rome et Calvin,
 Que, sans approfondir tant de sectes contraires,
 Elle veut des humains faire un peuple de freres,
 C'est le fer à la main qu'on veut nous convertir !
 Barbares, de l'erreur il est temps de sortir ;

Répondés : est ce ainsi que ces premiers apôtres,
 Ces heureux fondateurs de vos loix & des nôtres,
 A leur culte enchainaient la foule des mortels ?
 Ont ils du sang humain arrosé les autels ?
 La paix et la douceur étaient leur seules armes ;
 D'une famille en deuil ils effuaient les larmes ;
 Ils pardonaient à ceux qui les ont accablés ;
 Est-ce en nous massacrant que vous leur ressemblez ?
 Jesus dont nous suivons la morale divine,
 A-t'-il fait par le glaive adopter sa doctrine ?
 A-t'-il du fanatisme enseigné les chemins ?
 Vous a-t'-il ordonné d'égorger les humains ?
 Dans ses livres sacrés l'humanité respire,
 Ce n'est que sur la paix qu'est fondé son empire ;
 Et de la foudre enfin il ne s'arma jamais
 Que pour venger le juste et punir vos forfaits.

O toi dont l'univers adore la puissance,
 Toi qui lis dans mon cœur, qui vois mon innocence
 Dieu que j'implore, entens ma voix du haut des Cieux ;
 Ce jour est le dernier qui va luire à mes yeux ;
 Daigne éclaircir le doute ou cet instant me plonge ;
 Si je suis égaré dans la nuit du mensonge,
 Si jamais loin de toi mon cœur s'est écarté ;
 Et que j'aie coulé mes jours dans l'obscurité.
 J'embrasse des Romains le culte et les mystères :
 Mais si suivant en paix la trace de mes pères,
 Je marche au vrai chemin qui conduit jusqu'à toi,
 Dans ces heureux sentiers, mon Dieu, raffermis moi,
 Tu vois comme en ce jour l'erreur me persécute ;
 Tu fais si j'ay commis le forfait qu'on m'impute ;
 Helas ! je voudrais bien, dans ces momens d'effroi,
 N'avoir point d'autre crime à porter devant toi,
 En permettant l'erreur que le sénat écoute,
 Du crime de mon fils tu me punis sans doute ;

Calas, qui de ta main reçoit ces chatimens,
 Se livre sans murmure, aux plus cruels tourmens,
 Mon Dieu, de tes élus souffrir est le partage ;
 Je t'offre mes douleurs ; que cet affreux trepas,
 Trouve grace à tes yeux & defarme ton bras :
 Et que mon ame enfin de mes fautes lavées,
 Jouisse de la gloire à tes saints réservée.

De ma triste innocence infortunées temoins
 Vous dont les premiers ans m'ont coûté tant de soins,
 Dont les charmes naissans font aimer la sagesse,
 Mes filles, autres fois je flattais ma tendresse
 De vous laisser un jour dans les bras d'un époux :
 Quel mortel courageux, hélas voudrait pour vous
 Brâver ce préjugé, peut-être trop sévère,
 Qui flettrit les enfans du crime de leur père ?
 Et toi, dont le bonheur me fut si précieux,
 Chere épouse, reçois mes plus tendres adieux.
 Vivés, mes chers enfans, consoléz vôte mère ;
 Et, si de nôtre nom la gloire vous est chère,
 Alléz, couréz, voléz, tombéz aux pieds du roi :
 Demandéz luy l'honneur que vous perdéz en moi :
 Vous verrez qu'en ces lieux qu'on peint inaccessibles,
 Tous les cœurs mes enfans ne sont point insensibles
 Ce prince bienfaisant, touché de vos malheurs,
 De son bandeau sacré peut essuier vos pleurs ;
 De vos vils ennemis démêlant l'artifice,
 Il confondra leur brigue et vous rendra justice.
 Mais rentrés dans vos droits, devenéz généreux ;
 Et ne vous en vengés qu'en les rendant heureux.
 Ce n'est qu'en pardonnant qu'un grand cœur se signale.

A Dieu, j'entens déjà sonner l'heure fatale,
 Hélas ! fut-il jamais un plus funeste sort ;
 Ou couvre—c'en est fait—ah ! vôte père est mort.

RE
CO
VA
C
I
E
N
T
E
S
J
U
A
N
A
V
D
O
P
O
R
T
A
T
I
O
N
E
S
I
N
T
H
E
C
O
U
N
T
Y
O
F
S
A
N
D
W
I
C
H
I
T
S
P
R
I
N
G
F
I
E
L
D
S
A
N
D
W
I
C
H
I
T
S
P
R
I
N
G
F
I
E
L
D
S
A
N
D
W
I
C
H
I
T
S
P
R
I
N
G
F
I
E
L
D
S